

PLONGER DANS LA CLANDESTINITÉ, par Pierre PÈNE

Le filet se resserre autour de moi, des autos inconnues me suivent, on me rapporte des propos dangereux ça et là ; bavards et traîtres me menacent, les premiers ne sont pas les moins redoutables, les deuxièmes travaillent dans l'ombre en liaison avec l'ennemi.

A la suite d'une imprudence folle de Londres et malgré les protestations répétées des résistants nous envoyions EN CLAIR sur ordre formel, une liste de gens susceptibles de recueillir des aviateurs alliés abattus. On n'est pas inconscient impunément : la liste tombe entre les mains des Allemands et cinq de mes collaborateurs qui sont en même temps des camarades de combat sont arrêtés le 13/12/43.

Un dentiste de mes amis (?!) dit alors à un tiers : « Tous ceux-là c'est la bande à Pène ».

Que faire ? Si je vais protester à la Gestapo et qu'elle me soupçonne, elle me gardera peut-être mais si je ne fais rien, je peux lui sembler louche : un chef ne se désintéresse pas à ce point de son personnel.

J'y vais donc. Je suis reçu par un élégant SS ; à ses côtés une jeune femme assez jolie, le visage dur, ne perd rien du spectacle, espérant peut-être me voir battu et torturé ; ces femmes sadiques poussent comme des champignons vénéneux dans les bureaux de police allemands. Le SS m'écoute ; « il est désolé mais ne peut rien faire pour mes ingénieurs, de lourdes charges pèsent contre eux » et c'est la flèche de Parthe quand je me retire : « La Résistance dans l'Aisne, nous la connaissons très bien mais nous la laissons encore fonctionner pour réussir un coup de filet complet ».

Plus rassuré sur l'efficacité de la Gestapo que sur la sécurité de mon avenir, je pars sans demander mon reste ; quel soulagement de voir s'ouvrir la porte du vestibule et de me trouver dehors !

Vraiment, il y a autour de moi trop de mystère, de racontars, d'inconnu en un mot ! Je me sens mal à l'aise ; je n'ose parler d'un sixième sens car j'ai bien du mal à maintenir les cinq premiers en bon état, peut-être ai-je tout simplement la frousse ; toujours est-il que je décide de devenir clandestin.

Il faut une couverture administrative. Qu'à cela ne tienne ! une phthisie soudaine, galopante m'expédie virtuellement en cure en Savoie ; le Directeur du Personnel est compréhensif et mon beau-frère habitant Moutiers est tout prêt, si besoin est, à fournir un certificat de complaisance.

Quelques jours après, la Gestapo faisait irruption dans mon bureau, le mettant sens dessus dessous, volant tous les objets de cuir, et repartait, furieuse de m'avoir manqué. Il était temps que je prenne le large.

Alors commence la chasse au refuge, il faut le trouver dans un quartier différent du mien, où je ne suis pas connu et où les allées et venues sont telles que mon arrivée passe inaperçue. En attendant, je suis hébergé chez un ami, chez un autre, certains ne partagent pas mes opinions mais veulent rendre un service ou peut-être prendre un risque, ou encore ménager l'avenir ; leur éloignement de la Résistance fait d'eux la meilleure des couvertures. Une nuit je reste chez moi, la vieille dame chez qui je suis en transit s'affole, fouille dans mes papiers et détruit tout ce qui lui paraît dangereux ; elle oublie un manuel de sabotage camouflé en calendrier.

Enfin ma femme découvre la tanière idéale rue Amelot, affluent du boulevard Richard Lenoir. Une majorité de petits logements ouvriers.

Je vais pouvoir me consacrer entièrement à la résistance : plus de bureau, plus d'horaires réguliers qui sont autant de pièges, plus de trahison ni de maladresse à craindre de certains collaborateurs hostiles ou bavards ; le danger viendra du dehors : traîtres introduits dans le réseau, fuites dues à des étourderies ou à des camarades cédant à la torture.

Privé du cadre habituel de vie qui protège moralement on se sent plus directement exposé. On ressent un peu la même impression que lorsqu'on a perdu ses parents : on est tout seul en première ligne.

J'échappe le 15/10/43 à un traquenard rue d'Anjou où trois hommes en imperméable, la main droite dans la poche, m'attendent à la place de Roland arrêté, à mon insu, deux jours plus tôt. Je prétexte un rendez-vous féminin et, beau joueur, attends auprès d'eux ; la belle se fait attendre, et pour cause ; après avoir regardé fiévreusement ma montre à plusieurs reprises, je m'en vais, l'air furieux ; les policiers n'ont aucune réaction. J'ai rarement eu aussi peur.

Un jour, le 4/4/44 je tombe à mon tour : mon agent de liaison et moi entrons vers neuf heures à l'Institut Catholique pour vérifier mes faux papiers qui, paraît-il, laissent à désirer. Sur le palier, trois hommes revolver au poing nous attendent, nous nous retournons trois autres sont là comme pour faire pendant. Et puis c'est l'arrestation brutale, le menottes, l'enfournement dans une traction noire dans l'indifférence des passants, le bureau rue des Saussaies, les coups de poing, les coups de pieds après m'avoir fait agenouiller, la baignoire pour moi seul, les coups, encore les coups.

Nous sommes séparés définitivement à Fresnes puis je passe de prison en prison, jusqu'à Senlis dans une villa aménagée en geôle par des ouvriers français. Grâce à Dieu ils ont scellé les barreaux avec du sable et ... si peu de ciment que nous nous évadons Roland et moi dans la nuit du neuf au dix juin.

Blessé au poignet droit je me garde de tomber dans le piège tendu chez moi et reprends peu à peu mon activité. Il faut rompre avec la famille ; C'est là le plus dur, si dur que je me permettais quelques imprudences : je retrouvais ma femme au concert ou dans la rue et nous partions vers l'appartement ; si nous étions avec les enfants une des aînées grimpa d'abord et faisait un signal convenu, je pouvais alors monter comme un voleur et embrasser mes deux fils puis, retrempé dans le milieu familial, je prétextais un voyage pour rendre le départ plausible à l'aîné des garçons âgé de sept ans qui n'était pas dans la confiance.

Restent heureusement les camarades, tous cherchent à aider. Comme le vers du chant des partisans : « Ami, si tu tombes un ami sort de l'ombre à ta place », on peut ajouter : « Ami si tu peines un ami prend ta gêne à son compte ».

La victoire approche, éclaircie par un radieux soleil d'été et l'ennemi, sentant qu'il perd pied, déploie une activité et une férocité frénétiques ; les amis tombent tout autour comme les épis sous la faux du moissonneur. Dès qu'un de nous ne donne plus de nouvelle durant plus de 24 heures il est porté disparu et tous ceux qui le touchaient s'égaillent comme un vol de moineaux, ils changent d'abri, coupent tout contact. Ces précautions ne suffisent pas toujours : le camarade arrêté avait sur lui des pièces, des listes compromettantes, ou bien il n'a pas tenu sous la torture, les arrestations en chaîne se multiplient.

En même temps les Alliés, ayant la maîtrise de l'air, interdisent toute circulation routière, bien des résistants sont victimes des mitrailleuses d'avions, bien des déplacements fort utiles sont rendus impossibles. Quand j'atteindrai Beauvais après maints dangers et péripéties pour rejoindre mon poste de Commissaire de la République ma voiture sera la « seule arrivée par la route ».

Enfin c'est la libération, une aube nouvelle resplendit, tout se trouve renversé, de gibier on devient chasseur, de victime justicier. Après la Roche Tarpéienne c'est le Capitole.

RENDEZ-VOUS CLANDESTINS

Il fallait aux résistants des contacts fréquents pour recevoir et transmettre ordres et renseignements connaître la vie du réseau et ses épreuves, maintenir le moral.

Les lettres n'étaient pas sûres, outre les irrégularités éventuelles de la poste, il fallait, par mesure de sécurité, qu'elles passent par une « boîte aux lettres » d'où une perte de temps parfois catastrophique. Les communications téléphoniques pouvaient être écoutées, elles l'étaient souvent.

Nous recourions donc aux rendez-vous : ils étaient des contacts directs, d'homme à homme, permettant de mettre en garde un camarade imprudent, d'en reconforter un autre déprimé, ils signalaient à très bref délai les arrestations. Un résistant ne donne-t-il pas signe de vie depuis 24 heures, a-t-il manqué tous ses rendez-vous, aussitôt tous les camarades s'égaillent comme une volée de moineaux et changent de refuge.

Il est possible en effet que le disparu ait parlé par trahison, par étourderie ou sous la torture et ait donné des adresses. Les 24 heures qui suivent l'arrestation sont les plus dures pour tous : pour la victime qui est « conditionnée » à souhait et pour ses camarades très en danger sans le savoir. L'arrêté est fouillé et ses papiers examinés minutieusement. Quelle aubaine pour les Allemands s'ils trouvent une liste de rendez-vous ! Aussi les résistants se gardaient-ils bien d'écrire leurs notes en clair, ils décalaient systématiquement les heures, ils notaient les noms et lieux en code, ils

s'efforçaient de retenir par cœur les numéros de téléphone.

Où donner rendez-vous ? la question est d'importance : si le choix est mauvais, s'il est éventé, c'est la chute. Se retrouver toujours dans le même local attire l'attention des voisins curieux et leurs bavardages, ou celle des policiers ennemis ; les squares ne sont pas plus sûrs, la Gestapo a tôt fait de remarquer les rencontres furtives et fréquentes. Il faut changer sans cesse, ne pas attendre immobile dans la rue mais se déplacer. L'un de nous, Michel Pasteau préconisait une méthode sûre : les deux hommes à réunir tournaient chacun dans son sens autour d'un pâté de maisons déterminé et se rencontraient forcément ... à condition de ne pas se tromper de sens.

Un autre nous agaçait par sa prudence excessive ; nous racontions, pour nous moquer qu'il avait le meilleur des trucs : tourner autour d'un arbre pour ne pas se faire remarquer par son immobilité. Sa subtilité ne lui a pas évité l'arrestation et la déportation.